



Rosa la Rose, fille publique

De Paul Vecchiali
Avec Marianne Basler, Jean Sorel, Pierre Cosso, ...
France – 1985 – 1 h 32
Copie restaurée reprise le 8 juillet 2015

Jeudi 22 octobre 2015 21 h
Dimanche 25 octobre 11 h
Lundi 26 octobre 19 h

Paul Vecchiali est un cinéaste, producteur indépendant et écrivain français, né à Ajaccio en 1930.

Il passe son enfance à Toulon. Sa famille quitte cette ville après la guerre. Il entre à l'École polytechnique, dont il sort diplômé en 1955.

Ami de Jacques Demy, il collabore aux *Cahiers du cinéma* et à *La Revue du cinéma*, avouant une passion notamment pour Robert Bresson, Jean Grémillon et Max Ophüls.

Il produit les premiers films du cinéaste Jean Eustache avant de fonder sa maison de production, Diagonale, en 1976.

Il réalise en 1961 son premier film (muet), *Les Petits Drames* dans lequel apparaît son idole Danielle Darrieux, tout en travaillant comme officier-instructeur à Polytechnique. François Truffaut fait partie des rares personnes à s'enthousiasmer dès le début. Lors de la projection des *Ruses du diable* (1965), il déclare : « Paul Vecchiali est le seul héritier de Jean Renoir ». Quant à Jacques Demy, il confie à la même époque : « On n'est peut-être que tous les deux à aimer Robert Bresson et Danielle Darrieux ».

Paul Vecchiali a tourné plus d'une cinquantaine de films (en comptant ses réalisations pour la télévision), abordant les thèmes du sida, de la sexualité (homo, bi ou asexualité), de la peine de mort et de la religion. Son cinéma s'inspire du cinéma français des années 1930, avec une touche expérimentale (Paul Vecchiali préfère le terme recherche et de l'autobiographie. Il a obtenu quatre fois l'avance sur recettes du CNC pour plusieurs dizaines de projets déposés, ce qui lui a inspiré le scénario de *À vot' bon cœur* en 2004. *Nuits blanches sur la jetée* est son dernier film sorti en salles janvier 2015.

Mignonne allons voir...

C'est la plus belle fille du quartier, la plus généreuse, la plus pulpeuse, Rosa a vingt ans, elle est prostituée. En 1985, dans le Paris des Halles, elle vend ses charmes avec bonheur. Elle croque le plaisir à larges sourires. Une fille des rues comme dans les rengaines populaires et les beaux films réalistes d'avant-guerre...

Car la tragédie est au coin du trottoir. Rosa s'éprend d'un jeune ouvrier. Pour ne pas déchaîner contre lui, les réactions de Dédé-la-balafre et du Mataf, elle finit par se suicider. Clichés et dérision des clichés, légende et envers des légendes, passé et présent, théâtre et réalité : en une galerie de personnages-chromos, en une succession de situations ouvertement rétros, Paul Vecchiali égrène son roman des faubourgs, ses passions à quatre sous, ses fleuves de larmes kitsch pour esthètes et midinettes. On sourit et on s'émeut. On retrouve le parfum enchanteur des vieux films, même si on le devine à jamais perdu.

Dans la chambre de Rosa sont épinglés les portraits de quelques stars d'antan. Elle voudrait leur ressembler. Mais ce n'est plus possible. Rosa finit par en mourir. Avec elle toute une mythologie du macadam est enterrée. Bourré d'émotion et de nostalgie, de références et de clins d'œil, ce petit film de charme et de poésie est une romance désuète et tendre comme on en fait plus.

Fabienne Pascaud, *Télérama* 12 mars 1986

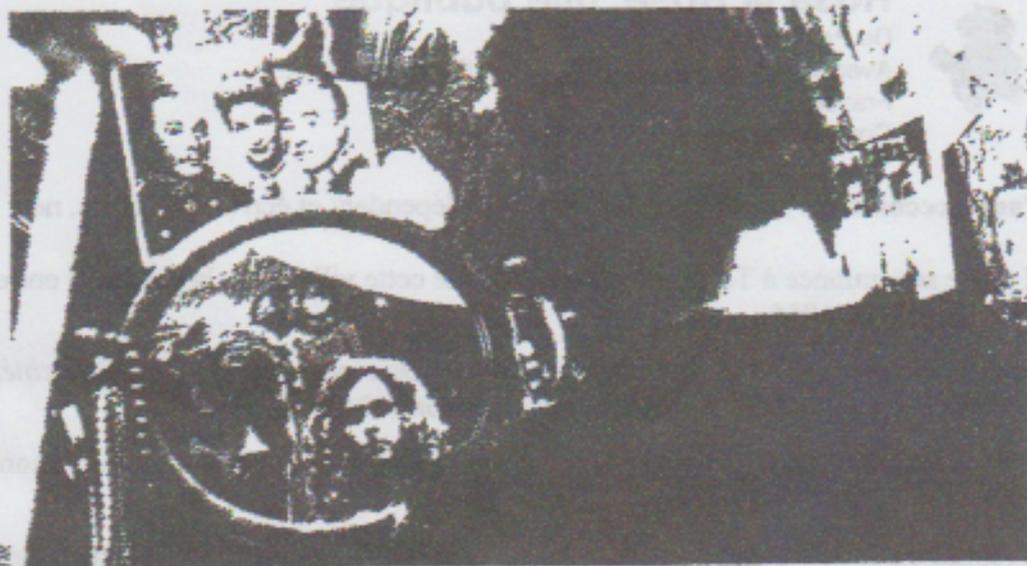
... Une mise en scène claire, parfois radieuse, aérienne à la Demy que Vecchiali pourtant, préfère éclabousser de sang à la fin. Un charme certain, qui nous fait oublier aussi que ces découpes faites dans un vieux magazine gardent la fragile consistance du papier jauni.

L'Humanité Dimanche, 14 mars 1986

Le plus vieux métier du monde inspire à Vecchiali le personnage de « Rosa la rose ». Culotté et gênant, le film est bien dans la ligne de P.V. Lequel vient de faire revivre – au Théâtre français – « la Parisienne » de Becque (et ongles).

S'il y a une erreur qu'il convient assurément de ne pas commettre à propos de *Rosa la rose*, ce serait de vouloir juger le film à l'aune de cet incroyable souci de vraisemblance qui survit curieusement à tous les aggrémentos critiques et fait encore parfois se fourvoyer les meilleurs esprits. Comme si, parce qu'il y est question de prostitution, il eût fallu adopter un ton vagement sociologique ou se donner quelque autre caution sur un sujet qui reste, bien qu'on en ait, toujours troublant. Tel n'est pas, on s'en doute, le propos de Paul Vecchiali dans ce conte qui a aussi toutes les conditions de la tragédie : unité de lieu (quelques rues et places autour des Halles auxquelles son œil, les lumières de Georges Strouvé et de Renato Bertu confèrent une singulière et poétique en dépit de l'ingrate banalisation du quartier), de temps (c'est en l'espace d'une journée que l'héroïne, ronsardienne ou malherbienne comme le veut son nom, éclot et disparaît) et surtout une série de malentendus entraînant l'issue mortelle.

L'adorable Rosa exerce donc, rue Saint Denis ou alentour, le plus vieux métier du monde, sans se départir d'une radieuse disponibilité, d'une tendre sollicitude, d'une gaieté naturelle en face de ses clients et de leurs caprices qui, dépassant une complaisance forcée de gagueuse, en font l'idole des michetons et de tout le petit monde qui gravite autour d'elle (belle, rare, limpide, Marianne Basler est, avec une grâce sans égalité ni affecterie, une miraculeuse fraîcheur, cette fleur sans épines qui embaume l'écran). La journée qu'elle va vivre est à la fois ordinaire ; y défile toute une galerie (« emblématique et parcelle », dit Vecchiali, « je n'allais pas montrer les cinquante types qu'elle monte dans sa journée ») d'habitues ou de passants qui nous vaut des historiettes souvent cocasses (l'homme au « canard à l'orange » Stéphane Jobert) comme des scènes d'une force impressionnante (Alex/Jacques Nolot) et bien particulière : on y célèbre en grande pompe ses vingt ans (d'où l'atmosphère, qui pourrait paraître factice, d'attente et de bonheur affiché qui n'est si unanime que de répondre à un « ordre du jour » édicté par Gilbert-Jean Sorel, le souteneur de Rosa et patron de la bande de barbeaux). Gilbert, un look discret d'homme d'affaires irréprochable, tranche aussi sur ce milieu par son discours d'intello et sa passion de cinéphile, qu'il fait partager à Rosa (il ne s'agit là ni d'un détail ni d'un clin d'œil gratuit, on le verra par la suite). Le personnage cependant reste un peu effacé, reproche qu'on pourrait faire aussi bien à la plupart des prota-



La journée ordinaire et emblématique de Rosa, qui exerce rue Saint-Denis.

gonistes masculins, mis à part l'étrange Laurent (Laurent Lévy), un adolescent rabougré que sa passion pour Rosa mue en espion toujours aux aguets, devenant prétexte (« on ne touche pas aux mineurs » reste la seule règle intangible et instrument du destin après que l'interdit eût été transgressé (sa scène d'initiation est elle aussi d'une force presque gênante) et une curieuse prestation de Noël Simolo en bistrotier philosophe. C'est surtout au personnage de Julien, le peintre (Pierre Cosso) dont l'apparition – dans toute l'acceptation du terme – au cours du banquet d'anniversaire (séquence filmée avec autant de virtuosité que de subtilité) déclenchera le drame, qu'on pourrait reprocher d'être assez tenu et fade, mais il faudrait peut-être se demander s'il existe vraiment ailleurs que dans ces films que Rosa se rejoue parallèlement à ce qu'elle vit devant nous.

En revanche, et cela n'étonnera pas chez Vecchiali, ces dames ont la part belle, savoureuses, touchantes comme l'impayable duo Trente-Cinq ; Eveïnye Buyle et Quarante/Catherine Lachens dont les dialogues épinglent à la perfection l'humour rose, friand de private jokes, de tapineuses. On sait aussi l'amour que porte Vecchiali à un certain cinéma populaire français des années 30 dont il sait si bien défendre les artisans méprisés, préférant un bon Berthomieu (il y en a) ou un Duvivier négligé à un mauvais Renoir (ça existe aussi). Le moins intéressant de *Rosa la Rose* n'est pas l'usage – loin du pastiche nostalgique et stérile ou de la fascination aveugle – qu'il fait de cette cinéphilie tout en

donnant une superbe démonstration d'un style ici parfaitement maîtrisé, qui lui donne une place à part dans le cinéma français et à son film un charme qui n'a rien de fugace.

En même temps que sortait son dernier film, Paul Vecchiali signait, pour la Comédie Française, la mise en scène de *la Parisienne* d'Henry Becque, créée à Lyon et qui va tourner dans toute la France avant d'être reprise à la rentrée salle Richelieu. Dans le rôle-titre, Dominique Costanza (qui fut récemment une Céciméne très remarquée) entourée de Nicolas Silber (qui appartient à la troupe du Français mais aussi à l'univers du cinéaste) en Dumesnil, le mari qui ne veut rien voir, Gérard Giroudon en Lafont, l'amant à la jalousie quasi-conjugale et querelleuse, Jean-Philippe Fuymartin en Simpson, le jeune fat et Ingrid Bourgoin (Simone Barbès ou la vertu) en soubrette qui n'en pense pas moins.

Vecchiali a eu la bonne idée d'ajouter à ces trois actes, d'où Becque tire de situations écoulées du vaudeville un chef-d'œuvre de férocité où chaque réplique fait mouche, *Veuve*, l'épilogue qu'il y ajouta une quinzaine d'années après, juste avant sa mort. Le décor de Christine Laurent, un salon gris à cariatides géantes, avec une verrière où se jouent certaines des fort belles lumières de Georges Strouvé, à peine meublé dépossède le goût surchargé des années 1880 comme ses robes épurent la tournure de la même époque, qui sied à ravir à Costanza, dont l'indéniable métier et une certaine grâce font souvent merveille dans ce rôle de grande coquette sans illu-

sions sur la médiocrité de ses partenaires masculins mais qui dérape parfois dans une inutile vulgarité d'intonations. La mise en scène, au rythme rapide et efficace, sert fort bien ce texte périlleux par sa perfection même.

Après ce beau doublé, on n'en avait que plus envie d'entendre Paul Vecchiali parler de son travail. « La Parisienne, c'est un projet que j'avais depuis longtemps dans la tête sans savoir très bien quoi en faire, un film ou une télé ; j'y avais vu successivement Dario Fo ou Nicole Courcel. Après Revoit la mer, on m'avait proposé plusieurs pièces, mais quand Jean-Pierre Vincent m'a appelé pour celle-ci, je n'ai pas hésité, d'autant que c'était le Français, mais hors de son territoire et de ses pesanteurs. Avec mes comédiens, j'ai travaillé d'abord sur la mise en place, sans faire d'explication de texte, par ce que quand la psychologue arrive d'abord, c'est elle qui affleure et l'acteur a l'indague trop. Je n'ai pas voulu souligner le contexte de l'époque, qui est suffisamment présent dans le texte, même si Clotilde est profondément en décalage avec son temps, en avance sur le féminisme.

Dans *Rosa*, le personnage principal c'est le cinéma, avec un travail concomitant sur les codes du cinéma français et le regard qu'on porte dessus. Rosa ne peut ignorer les représentations médiatiques qui ont été faites de la prostitution, en même temps qu'elle n'a au départ du film aucune identité sexuelle, comme elle hésite entre l'univers de la Dérobade ou celui de Prévost/Carné où elle finit par entraîner le film ».

Lonella INTERIM

Prochaines séances : **Victoria**
jeudi 29/10 18h30 - Dimanche 1/11 19 h
Lundi 2/11 14 h mardi 3/11 20 h
Edgar Morin, chronique d'un regard
Jeudi 29/10 21 h - Dimanche 1/11 11 h
Lundi 2/11 19 h

Court métrage : **THE OPPORTUNIST** de David Lassiter
Fiction, 15' avec Nick Clifford
L'opportuniste ne manifeste pas de préoccupations politiques, mais seulement une volonté extrême de s'inscruster à des soirées où il n'est pas invité et ne connaît personne. Mais ce garçon élégant et spirituel fouille sans scrupules dans les affaires d'autrui...

Carte d'adhésion valable de septembre 2015 à août 2016
Adhérer, c'est soutenir l'association
Tarif réduit 9€ * Plein tarif 18€

* Jeune de -26ans, étudiant ou demandeur d'emploi

Bénéficier de tarifs sur les séances :
Embobiné 6€ Normales 8,50€
(hors week-ends et jours fériés)

LIBÉRATION - 21 mars 1986